

## LES GRANDS CONCERTS

## Concerts-Colonne

*Samedi 24 mars.* — Après une très belle exécution de la *Symphonie en ré mineur* de Franck, nous eûmes un *Concerto* pour violon, violoncelle et orchestre de Brahms. Le moins qu'on en puisse dire est qu'il n'ajoute rien à la gloire de cet auteur, si grande de l'autre côté du Rhin, et par contre peut-être trop ravalée dans notre pays. Des trois *B*, celui-ci n'est évidemment qu'un *b* minuscule. C'est néanmoins un compositeur agréable se rapprochant par moment de Schubert et maniant, peut-être avec plus d'habileté et de légèreté, la pâte orchestrale; ses développements sont cependant parfois d'une longueur démesurée.

MM. Zimmerman et Lœwenson, violon et violoncelle solo du « Concertgebouw » d'Amsterdam, possèdent un jeu d'une ampleur de son considérable et une virtuosité indéniable. Toutefois, certains effets parurent un peu gros et l'abus du « port de voix » suscita parfois quelques légers sourires. Ce n'en sont pas moins d'intéressants artistes.

Il est permis de préférer *Antar* ou *Schéhérazade* au *Capriccio Espagnol* de Rimsky-Korsakow et de s'étonner que la « couleur » espagnole ait autant d'affinités avec la couleur asiatique, c'est néanmoins une œuvre de maître qui contient des trouvailles orchestrales.

S'il y a « des gens qui se disent Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols », nous le leur pardonnons facilement pourvu qu'ils soient vivants et intéressants; ce qui est le cas quand, sous la vibrante direction de G. Pierné, ils sont évoqués avec truculence par l'excellent orchestre Colonne.

J. LOBROT.

*Dimanche 25 mars.* — L'Ouverture de *Ramuntcho*, dans laquelle M. Gabriel Pierné a su sertir et faire chatoyer avec une si jolie maîtrise des thèmes populaires basques, fut accueillie par de chaleureux applaudissements. Je suis assuré que Pierre Loti lui décerna un compliment analogue à celui par lequel il salua si justement l'admirable passage de *l'Africaine* où Meyerbeer exprima par la voix de Vasco « les splendeurs lointaines de ces pays de verdure et de lumière ».

La *Shéhérazade* de M. Maurice Ravel nous transporta ensuite dans cette Asie dont il évoque si longuement les longs espaces. *La Flûte enchantée* modula délicatement sa mélodie, et M<sup>me</sup> Campredon, chanteuse experte à la voix poétiquement timbrée, apporta le précieux concours de son beau talent à cette composition si curieusement debussyste.

*Le Chant de la Nuit* de P. Braunstein est en quelque sorte le testament musical de ce jeune compositeur, mort au champ d'honneur dès le début de la guerre, avant d'avoir pu complètement achever cette symphonie, dont l'orchestration est due, pour les deux dernières parties, à la plume experte de M. Florent Schmitt. Je suppose qu'il y a voulu peindre les angoissantes hallucinations d'une nuit où des pensées lugubres alternent avec de funèbres cauchemars. Il y a là, en effet, comme des échos sonores de ces descriptions chères à un Baudelaire, à un Edgar Poe ou encore à un Rossetti s'écriant :

O nuit solitaire! ne m'es-tu pas connue  
Comme un taillis où sont suspendus des masques dérisoires,  
Et qu'arrosent des averses de larmes brûlantes!

Le défaut ou — si l'on préfère ce mot — l'attribut d'une telle conception gît dans l'enchevêtrement, qu'elle semble nécessiter, des lourdes harmonies déferlant leurs vagues autour de thèmes à peine ébauchés et bientôt dispersés et noyés en une brume obscure. Sans doute y a-t-il là une certaine grandeur, mais non moins indubitablement une monotonie qui n'est pas sans engendrer quelque lassitude chez l'auditeur. Les timbres se heurtent, s'entremêlent et se confondent en un déploiement de sonorités forcément disparates.

Que le lecteur se rassure! Je n'ai pas l'intention de parler ici de la « pâte orchestrale », ce fameux produit qui, un peu trop souvent malaxé par les porte-plumes de maints critiques, est devenu une sorte de pâte à rasoirs! Je dirai seulement que l'orchestre est ici d'une opulence wagnérienne, quant au nombre et à la variété des instruments employés : outre ceux que comporte la partition classique, il présente un piano, quatre harpes, un célesta, un *glockenspiel*, un tuba, un contrebasson, une clarinette basse et un cor anglais; ces ressources multiples étant d'ailleurs utilisées avec cette prodigalité qui caractérise la jeunesse. Assurément celle-ci fût peu à peu devenue plus ménagère de ses moyens si le sort lui en eût laissé le temps.

Au début de la deuxième partie s'affirme un chant de hautbois d'une belle tenue. C'est encore la voix de cet instrument qui entame en hésitant le dernier morceau. Je signalerai, un peu plus loin, le passage très original dessiné par les cors, et qu'enveloppe un heureux balancement des bassons, des clarinettes et des flûtes; enfin un fort intéressant épisode fugué présenté par les trompettes et les trombones que suivent les cors et auquel vient graduellement coopérer le reste de l'orchestre. La conclusion est formulée par « une voix » rappelant les terreurs de la nuit et disant, en une métaphore terriblement alambiquée :

J'écoute respirer l'horloge de ma vie.

Ce sont des paroles vagues et incertaines prononcées à l'issue d'une crise de délire, les *Ægri somnia* du poète. Au reste, la notation en est douloureusement pathétique et le *Chant de la Nuit* s'achève sur cette mystérieuse déploration. En somme, il demeure comme une œuvre imparfaite, passablement opaque, mais intéressante néanmoins par les inspirations que l'on y sent vibrer et la présence d'une technique qui eût sûrement dans l'avenir discipliné et mûri ses efforts en vue d'un résultat mieux équilibré.

La *Rapsodie viennoise* de M. Florent Schmitt est un amusant et grouillant pastiche, un peu long, hésitant et tournant sur lui-même, de danses autrichiennes. Il y manque le je ne sais quoi de jeune, de spontané, qui serait nécessaire pour nous rappeler la manière des Johann Strauss, car on oublie volontiers que le père et le fils aîné portèrent le même prénom et jouirent d'une égale célébrité. Gardons-nous, au surplus, de la déprécier, et souvenons-nous que le premier Strauss fut loué par des maîtres tels que Meyerbeer, Mendelssohn et Cherubini!

Le programme comprenait en outre deux admirables œuvres : la poignante, mélancolique et mystérieuse *Procession nocturne* de M. Henri Rabaud, dans laquelle semble avoir passé tout entière l'âme du grand poète Lenau, alors qu'il disait : « Je porte au cœur une blessure profonde, et je la porterai en silence jusqu'à mon dernier jour; je sens comme, toujours plus profonde, elle me dévore, et comme ma vie s'épuise d'heure en heure. » Puis le charmant et pittoresque joyau qu'est la *Rapsodie norvégienne* de Lalo.

L'exécution de tous ces ouvrages fut parfaite et valut à M. Gabriel Pierné et à ses dignes collaborateurs le succès le plus intense et le plus mérité. Les deux derniers morceaux en particulier furent rendus avec un fini de nuances, de rythmes et d'expression absolument incomparables.

René BRANCOUR.

## Concerts-Lamoureux

Les premières auditions avaient belle part à la séance de dimanche : une *Fantaisie* pour piano et orchestre, de M. Paul Paray, et *Trois Danses* de M. Vuillemin.

M. Paul Paray n'est pas seulement un excellent chef d'orchestre, un « as » de la baguette, il l'a prouvé dimanche encore, il est prix de Rome et compositeur : l'une de ses œuvres les plus connues est sa *Sonate* pour piano et violon. Sa *Fantaisie* possède la même absence de défauts que sa *Sonate*, elle révèle les mêmes qualités : un sens musical averti, le goût de la construction, un mouvement généreux; mais dans l'une comme dans l'autre M. Paray ne s'est pas

encore assez dégagé des influences musicales qu'il a subies, ou plutôt ne s'est pas assez affranchi de ses sympathies, ce qui n'est point tout à fait la même chose. Ces sympathies sont incontestablement romantiques, et je ne serais point surpris que Schumann et Schubert ne soient les auteurs qui charment les loisirs de M. Paray, les amis qu'il joue pour lui; et de même qu'on se laisse aller à prendre certaines intonations, certains gestes d'un ami intime, on imite involontairement l'allure des maîtres que l'on aime.

Ceci vaut incontestablement mieux que les influences d'école ou de doctrine, car la personnalité subsiste, atténuée seulement, et momentanément, par ces liaisons spirituelles.

Cette réserve faite, l'œuvre de M. Paul Paray est solide, les thèmes bien établis, nerveusement développés, d'un rythme net et volontaire, et l'orchestration, très riche, n'est point massive : on a un peu l'impression que donnent ces grands voiliers qui ne portant pas encore toute leur toile frémissent à la brise et attendent d'être au large pour s'élaner. M. Paul Paray est solidement armé, il peut quitter les rades pour affronter la haute mer.

Il avait trouvé en M. Marcel Ciampi un interprète sensible et vigoureux qui, après avoir joliment fait chanter le motif du début, a traduit avec force les passages de rythme et d'entrain. Le public applaudit vigoureusement l'auteur et l'interprète.

J'ai eu déjà l'occasion de parler ici à plusieurs reprises de M. Vuillemin et de dire comment il traduisait heureusement le mouvement et la vie.

De ses *Trois Danses*, écrites primitivement pour piano à quatre mains, il faut louer la clarté, et pour les deux dernières (Gigue et Bourrée) la robustesse, qualité qui se retrouve dans sa pièce pour piano, *Appareillage*. La Pavane est d'un joli mouvement classique et respectueux, mais tous ces saluts, ronds de jambe et révérences conviennent moins à M. Vuillemin que la joie drue et saine, plus près de la nature, des danses à caractère populaire. Une orchestration à la fois amusante et pittoresque, point banale, a assuré le succès de ces trois pièces.

Auparavant, nous avons entendu la *Symphonie inachevée* de Borodine, dont le scherzo emprunte beaucoup aux scherzos des dernières symphonies de Beethoven. Elle dut beaucoup à l'interprétation de M. Paray, qui conduisit également à la perfection la *Péri* de M. Paul Dukas.

Pierre DE LAPOMMERAYE.

### Concerts-Pasdeloup

Si menu soit le morceau, il y a toujours chez Mozart cet éclair de génie qui, sous les apparences les plus modestes, projette cette lumière d'au-delà qui donne aux choses un aspect de grand tableau. Cette sérénade pour deux petits orchestres, jouée dimanche chez Pasdeloup, est un exemple; peu d'instruments : presque toujours un trio, mais la mélodie est d'une envolée telle, l'accompagnement si spirituel et si original en sa simplicité, que cela vous prend par d'autres moyens, mais tout aussi profondément qu'une symphonie plus nourrie de timbres. Les exécutants de ce trio furent applaudis avec juste raison.

M. Fernand Pollain joua ensuite le *Concerto* pour violoncelle de Lalo, un chef-d'œuvre; M. Fernand Pollain a une sonorité excellente, il place bien son instrument dans l'ensemble, il a le sens de l'œuvre, on pourrait lui demander un peu plus de légèreté et d'éclat dans les deux derniers temps.

M. Rhené-Baton nous offrait ensuite une dernière nouveauté de M. Alpaerts : *Renouveau* : « Tout rit, chante et fête en cette claire et joyeuse journée de printemps », nous dit le programme; tout danse, ajouterons-nous, car l'œuvre de M. Alpaerts, avec son allure de fox-trott, interrompu d'une valse lente, paraît plutôt conçue pour un dancing que pour un orchestre symphonique : du rythme et c'est tout; aucune idée, une orchestration lourde, bruyante, des modu-

lations banales; M. Alpaerts est un remarquable chef d'orchestre, il doit avoir fait mieux que cette petite fantaisie qui paraît écrite pour musique militaire, et encore non, car la musique des Guides, qui se fit entendre samedi à la salle Gaveau, paraît avoir un idéal musical autrement élevé.

La fin du concert était consacrée aux œuvres de Wagner; une sorte de maigre préparatoire au grand maigre du Vendredi Saint, jour auquel Wagner, si j'en juge par les programmes des concerts, semble particulièrement réservé : admettons donc que Wagner est une demi-pénitence pour gens du monde, à moins, que cette faveur spéciale ne lui soit consentie en reconnaissance de son *Enchantement du Vendredi Saint*.

Ce ne fut en tout cas nulle pénitence que de voir M. Rhené-Baton diriger le Prélude de *Parsifal* ni d'entendre M. Dufranne chanter *Tannhäuser* et les plaintes d'Amfortas : une belle voix, solide, une diction ample, nette, un juste souci du drame : on ne peut rêver mieux. M. Rhené-Baton avait remarquablement conduit le Prélude de *Parsifal* et l'Ouverture du troisième acte de *Tannhäuser*, tous deux parfaitement dans le mouvement et justement nuancés.

Pierre DE LAPOMMERAYE.

### CONCERTS DIVERS

**Société Catulle Mendès (Gymnase, 24 mars).** — Troisième et dernière séance, consacrée tout entière aux œuvres du maître. Après une substantielle allocution de M<sup>me</sup> Jane Catulle-Mendès et l'audition d'un certain nombre d'« hommages » dus à d'éminents écrivains d'aujourd'hui ou de naguère, on put applaudir de belles scènes, trop oubliées de nos théâtres, et de précieux poèmes de celui qui fut, durant le dernier tiers du plus grand siècle poétique de France, le chef de l'école parnassienne. Parmi tant de pages dignes d'admiration, notre éloge choisira d'abord les deux nobles tableaux de la *Vierge d'Avila* (Sainte Thérèse) que nous ont présentés, avec le talent que l'on sait, M<sup>me</sup> Segond-Weber, MM. de Max et Allain-Dhurlal. L'audition de pages de cet ordre rend plus fervent encore le culte que nous portons à un homme qui, en une époque de doute et d'ironie, eut pour joie d'être un animateur, qui toujours guetta, dans son désir de leur venir en aide, l'éveil des jeunes talents, qui, âme ouverte sur tous les horizons du beau, défendit toujours ses maîtres comme un croyant défend ses dieux. Comment oublier tant de généreuse bonté, tant de dévouement à l'art et aux artistes? comment oublier cet apôtre que nul n'est venu remplacer? Je tiens à lui apporter ici l'hommage d'un jeune poète qui a gardé de sa charmante bienveillance le souvenir le plus exquis et le plus reconnaissant. Il est juste que, de nos jours, l'admiration, par un reflux de la destinée, aille à celui qui sut être un tel admirateur et le confessa en ces termes : « Rien n'est plus noble que d'admirer. Ce sentiment n'est pas un mérite, tant il est une joie; cependant ceux qui l'éprouvent en sont récompensés par l'exhaussement de soi-même; la compréhension égale, l'admiration conquiert; les enthousiastes sont des élus qui s'assoient à la droite du génie. Que vous êtes à plaindre, vous tous qui tirez vanité du dénigrement, du bafouement, si faciles; qui croyez prendre plaisir à la recherche de la tare dans le beau ou dans le bien; à la découverte de la plaie dans la santé, petits Améric-Vespucés de petits îlots de guano dans les Amériques d'azur, — hélas! que vous êtes à plaindre, sceptiques, railleurs, blagueurs, gens d'esprit, imbéciles (1)! »

Jacques HEUGEL.

**Société Nationale de Musique (24 mars).** — Au programme de cette séance, trois premières auditions : tout d'abord, un *Sextuor* pour piano, deux violons, alto et deux violoncelles, de M. H. Woollett, œuvre abondante, variée dont les deux premières parties, « Allegro non troppo » et

(1) *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900.*